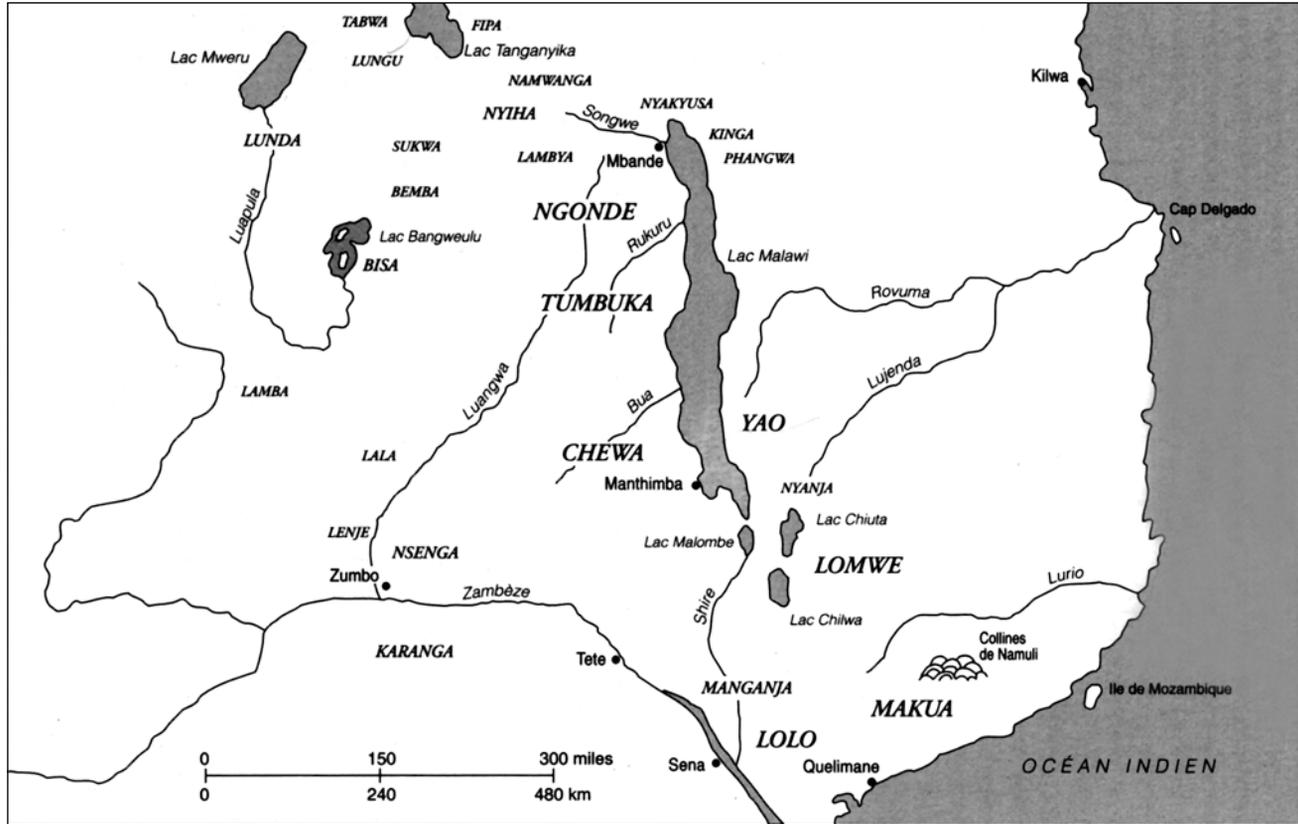


La Zambézie du Nord: la région du lac Malawi

K. M. Phiri, O. J. M. Kalinga et H. H. K. Bhila

La région étudiée dans ce chapitre est limitée au sud par le Zambèze, au nord par les fleuves Songwe et Rovuma, à l'ouest par le Luangwa et à l'est par l'océan Indien. La partie sud de cette région était dominée par le groupe linguistique des Chewa et par leurs sous-groupes, les Manganja de la basse vallée du Shire et les Nyanja installés à l'extrémité sud du lac Malawi. À l'ouest du territoire chewa vivaient les Nsenga et à l'est le groupe linguistique lolo-makua-lomwe ainsi que les Yao. La partie septentrionale, à l'ouest du lac Malawi, était comprise entre la zone périphérique des Chewa-Tumbuka, située à son sud, et le fleuve Songwe, plus au nord. Trois familles linguistiques occupaient cette zone: les Tumbuka, les Ngonde-Nyakyusa et les Sukwa-Lambya-Nyiha. En 1500, les habitants de la zone sud et les Tumbuka du nord appartenaient tous à cet « ensemble matrilineaire parlant le bantu du centre » qui s'étendait du sud Zaïre, à l'ouest, jusqu'à l'océan Indien, à l'est. Au cours des siècles qui suivirent, les Tumbuka adoptèrent néanmoins le système patrilinéaire. Les Ngonde-Nyakyusa et les Sukwa-Lambya-Nyiha avaient, quant à eux, une structure patrilinéaire qui datait de tout débuts de leur tradition historique. La région comprend aujourd'hui l'est de la Zambie, la totalité du Malawi et le nord du Mozambique.

Pendant la période qui nous intéresse, la zone sud fut dominée, au cours du XV^e siècle, par l'arrivée des Maravi et par l'essor de leurs États dont l'expansion se poursuivit, aux XVI^e et XVII^e siècles, jusqu'à englober les Nsenga à l'ouest et les Lolo-Makua-Lomwe à l'est. La population du Nord était organisée, au XVI^e siècle, en petits groupes de clans autonomes,



21.1. Ethnies de la région au nord du Zambèze au XVIII^e siècle.

[Source : d'après A. D. Roberts, 1973, p. XXV. Carte adaptée avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

à l'exception des chefferies simbowe et mbale situées respectivement dans la plaine de Karonga et dans la région montagneuse de Phoka. Vers la fin de ce siècle, cependant, un groupe d'immigrants — les Ngulube — fonda les États de Lambya, Ngonde, Chifungwe, Sukwa et plusieurs chefferies nyakyusa. Pendant la même période, l'expansion des Maravi à l'intérieur de la zone périphérique des Tumbuka-Chewa entraîna l'instauration de nouvelles chefferies chewa — notamment celles de Kanyenda, Kabunduli, Kaluluma et Chulu — qui imposèrent leur loi à la population tumbuka : c'est ainsi que prirent naissance, pour l'essentiel, le peuple et la langue tonga. Au XVIII^e siècle, le commerce de l'ivoire constituait un facteur de première importance dans l'une et l'autre zones. La zone sud fut alors marquée par le déclin des États maravi, leur remplacement par de nouveaux États et l'expansion des Yao qui, se répandant à l'extérieur pour commercer, finirent par fonder leurs propres États. Un groupe d'immigrants de la région de Nyamwezi — les Balowoka — vint s'établir parmi les Tumbuka, créant des sphères d'influence économique qui, avec le temps, se transformèrent en entités politiques. Les États anciennement installés au sud du Songwe restèrent cependant à l'écart de ces nouveaux mouvements commerciaux jusqu'au cœur du XIX^e siècle.

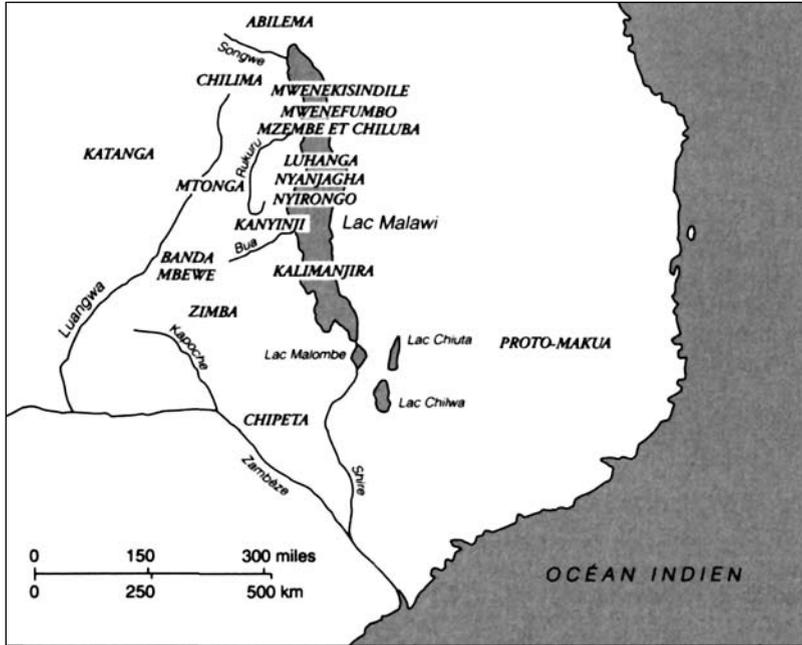
Longtemps avant le XI^e siècle, la région avait connu des vagues successives d'immigration à l'âge du fer et, notamment, celles qui avaient amené les premiers ancêtres de ses modernes habitants bantuphones. L'archéologie nous a beaucoup éclairés sur cette question. Elle nous apprend, par exemple, que la région fut d'abord occupée par une population qui se servait du fer, produisait des aliments et parlait peut-être bantou dès 300 après J.-C. Jusqu'au XI^e siècle, ces habitants de l'âge du fer se distinguaient par la fabrication de poteries aussi étroitement apparentées les unes aux autres que celles des Mwavarambo et des Mwamasapa au nord, des Kapeni, Nkope et Longwe au sud¹. Au XII^e siècle, cependant, ces premières traditions de poterie commencèrent à faire place à de nouveaux styles tels ceux de la poterie mawudzu et luangwa, dont l'apparition a été associée à l'arrivée des premiers ancêtres des peuples bantuphones modernes².

Il semble donc que l'arrivée et l'installation de l'actuelle population de langue bantou aient eu lieu à partir de l'an 1200. Les nouveaux arrivants venaient du nord par clans ou par groupes de clans; une fois dans la région, ils évincèrent ou assimilèrent les agriculteurs et les chasseurs-cueilleurs qui s'y trouvaient.

Au Malawi septentrional, les premiers des habitants bantou actuels formaient principalement une population sans État, en d'autres termes pré-dynastique. Elle comprenait, entre autres, les clans des Sikwese, Chilima, Silumbu, Simwayi, Namwenes (de la plaine de Karonga), Chiluba, Mzembe Luhanga, Nyanjagha, Nyirongo, Kanyinji et Mtonga, que des immigrants

1. G. Y. Mgonezulu, 1981, p. 450-451; K. R. Robinson, 1966, p. 183-188; K. R. Robinson et B. Sandelowsky, 1968.

2. G. Y. Mgonezulu, 1981, p. 450-451.



21.2. Groupes prédynastiques du Zimbabwe septentrional (d'après K. M. Phiri et O. J. M. Kalinga).

ultérieurs plus puissants s'efforcèrent avec plus ou moins de bonheur d'organiser en États.

En Zambie orientale, à l'est du Luangwa, les ancêtres des actuels habitants bantuphones étaient, dit-on, les Katanga. Plus à l'est, dans le Malawi central, ils comprenaient un certain nombre de clans que l'on a désignés sous le terme assez vague de « proto-Chewa », notamment appliqué aux clans banda, mbewe et zimba qui se réclamaient originaires de cette zone. Dans la tradition orale, les proto-Chewa sont parfois appelés les *Kalimanjira* (ceux qui ouvrent la voie) pour avoir débarrassé le pays des semi-nomades qui l'occupaient auparavant, les Batwa et les Kafula. Dans certaines parties centrales du Malawi, leur nom est aussi associé à un mythe de création locale selon lequel l'homme et tous les oiseaux malawiens qui l'entourent auraient été créés sur la montagne de Kaporintiwa, à la frontière du Malawi et du Mozambique occidental³.

On ne peut, en revanche, être aussi affirmatif en ce qui concerne les origines et la formation des communautés lolo-makua-lomwe et yao

3. Les principales sources concernant les interactions entre les ancêtres des Bantu de l'époque actuelle et les premiers habitants de cette région sont les suivantes: H. L. Vail, 1971, 1972a et b, 1974; H. W. Langworthy, 1969b; H. M. Phiri, 1975b; A. J. William-Myers, 1978b.

du Mozambique septentrional. Aucune tradition n'indique clairement la façon dont elles occupèrent les territoires qui sont les leurs aujourd'hui. Cela tient sans doute au fait qu'ayant investi leur pays il y a de nombreux siècles, elles ont depuis longtemps perdu le souvenir de leurs origines exactes. Au début du XVI^e siècle, les Lolo occupaient déjà le sud-ouest du Mozambique septentrional, tandis que les Makua et d'autres groupes de langue lomwe habitaient la côte qui fait face à l'île de Mozambique ainsi que l'arrière-pays jusqu'aux hautes terres de l'Ouest. Le pays des Yao se trouvait au nord-ouest de celui des Makua, entre le fleuve Rovuma au nord et le Lujenda au sud⁴.

Dans la zone nord, les premiers habitants parlant le bantou moderne dont on ait gardé la trace s'établirent dans un territoire compris entre le fleuve Songwe et le cours méridional du Rukuru. Ils se composaient des clans sikwese, chilima, mwenekisindile et mwenefumbo, installés dans les plaines de Chipita et de Karonga, ainsi que des clans mzembe et chiluba de la région montagneuse de Phoka au sud-est de Karonga. Ils provenaient, affirment leurs traditions, de la rive nord-ouest du lac Malawi et sont peut-être apparentés aux Abilema dont on pense qu'ils vécurent dans l'Unyakyusa avant que ne s'y établisse la lignée des Lwembe⁵. Cependant, peu de temps après, des groupes de nouveaux arrivants qui, dans la plupart des cas, étaient plus puissants que les clans déjà en place, commencèrent aussi à s'infiltrer dans la région. Ils comprenaient, notamment, les Simbowe qui occupèrent la plaine de Karonga et les Mbale qui investirent la région de Phoka. Eux aussi venaient du nord, les Mbale affirmant être partis d'une zone située au sud du lac Victoria pour émigrer dans la région du lac Malawi.

C'est probablement au XIV^e siècle que se produisit la migration des Mbale vers les hautes terres de Phoka. Les nouveaux immigrants étaient d'excellents fondeurs de fer et ils n'eurent aucun mal à établir des relations de bon aloi avec les autochtones mzembe et chiluba, dont ils devinrent tributaires pour l'approvisionnement en denrées agricoles et, du moins en partie, en charbon dont ils avaient besoin pour leurs fours. De leur côté, les Mzembe et les Chiluba dépendaient des Mbale pour la fabrication des armes et des outils agricoles en fer⁶. Il semble donc qu'il y ait eu une migration générale

4. L'histoire orale du Mozambique septentrional n'a pu faire l'objet de recherches sur le terrain avant 1975 en raison des luttes de libération nationale qui s'y déroulaient. L'état des choses est probablement différent aujourd'hui, le Centro de Estudos Africanos de Maputo travaillant actuellement à redresser la situation. Par ailleurs, les traditions historiques des Yao du Malawi ont fait l'objet d'un recensement systématique. Voir K. Lapukeni, P. Rashid, N. Kumwembe et J. B. Webster, 1978; K. M. Phiri, M. Vaughan et D. Makulini, 1978; R. B. Misomali, G. Mkondiwa et H. K. Bhila, 1978; Y. B. Abdallah, 1919a; L. D. Soka, 1953; E. A. Alpers, 1975a. Les Yao, selon leurs propres traditions, proviennent de la région du « mont Yao », entre les fleuves Rovuma et Luambala. Alpers affirme que les Makua se répandirent dans d'autres régions du nord du Mozambique à partir des monts Namuli situés au cœur du Mozambique septentrional.

5. M. Wilson, 1958. Pour un résumé des traditions concernant les migrations de la population de langue bantou moderne vers les plaines de Chipita et de Karonga, voir O. J. M. Kalinga, 1985.

6. K. Msiska, 1978a et b.

vers le sud qui suivit principalement le couloir qui sépare le lac Tanganyika du lac Malawi. Il est même probable qu'une partie de ces migrants s'enfonça davantage encore vers le sud, dans le centre du Malawi ou la zone de langue chewa.

Entre la région de Phoka, au nord, et celle des Chewa, au sud, vivaient divers clans de langue tumbuka. La plaine de Nkamanga ainsi que les vallées de Henga et de Kasitu avaient pour principaux occupants les Luhanga, les Kachali, les Nyirongo, les Mtika et les Nyanjagha. Certains de ces groupes semblent s'être répandus, vers l'est, aussi loin que sur les rives du lac et, vers l'ouest, jusqu'à la vallée du Luangwa, dans ce secteur de l'est de la Zambie qu'on appelle aujourd'hui le district de Lundazi⁷. Les Nsenga, habitants actuels de cette région, semblent s'être cristallisés en « tribu » sous l'effet d'influences réciproques entre lignées tumbuka, arrivant de l'est, et immigrants apparentés aux Luba-Lunda venus, eux, de l'ouest. Ils utilisent une langue qui est proche du tumbuka et partagent avec les habitants du Tumbukaland des noms de clan identiques. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, ils servirent en quelque sorte de pont entre les Tumbuka à l'est et les Bisa à l'ouest.

Ainsi donc, avant une date qui se situe aux alentours de 1500, toute la région s'étendant du fleuve Songwe, au nord, jusqu'au Zambèze, au sud, se trouva, à quelques enclaves près, dotée d'une organisation politique où prédominaient les communautés de petite taille. Chacun des différents groupes était composé de chefferies territorialisées, l'autorité reposant sur une hiérarchie à deux niveaux. Le pivot de cette forme d'organisation politique était le chef local, représentant de l'autorité suprême dans un secteur donné. Muni de ces pouvoirs, il exerçait son autorité sur un groupe de villages étroitement apparentés entre eux et structurés en fonction du lignage, le sien propre étant généalogiquement le plus ancien. À la communauté de villages dont il était ainsi entouré le chef rendait des services d'ordre religieux, judiciaire ou militaire et il bénéficiait en retour de la fidélité et de la soumission de tous les siens.

Bien que politiquement et parfois physiquement divisée en sphères d'influence liées aux ethnies ou aux clans, la région du lac Malawi jouissait d'un certain degré de cohésion sociale et religieuse. C'est notamment l'appartenance religieuse qui assurait la cohésion au sein des différents groupes sociolinguistiques et entre eux. En effet, dans la majeure partie de cette région, l'activité religieuse se manifestait aussi bien au niveau local qu'au niveau territorial. Tandis qu'au niveau local son rôle était d'assurer le bien-être moral et matériel de la population, au niveau territorial, elle devait favoriser la coopération culturelle et écologique⁸.

Pour la plupart des habitants de cette partie de l'Afrique, la vie religieuse impliquait, outre la vénération des ancêtres et la possession par

7. H. L. Vail, 1972*b*.

8. Cette théorie est fermement défendue par T. O. Ranger, 1973, et par M. J. Schoffeleers, 1979*a*, p. 6-23.



21.3. Masque utilisé par la société secrète Nyau, institution la plus révéérée des peuples chokwe et maravi.

[© K. M. Phiri.]

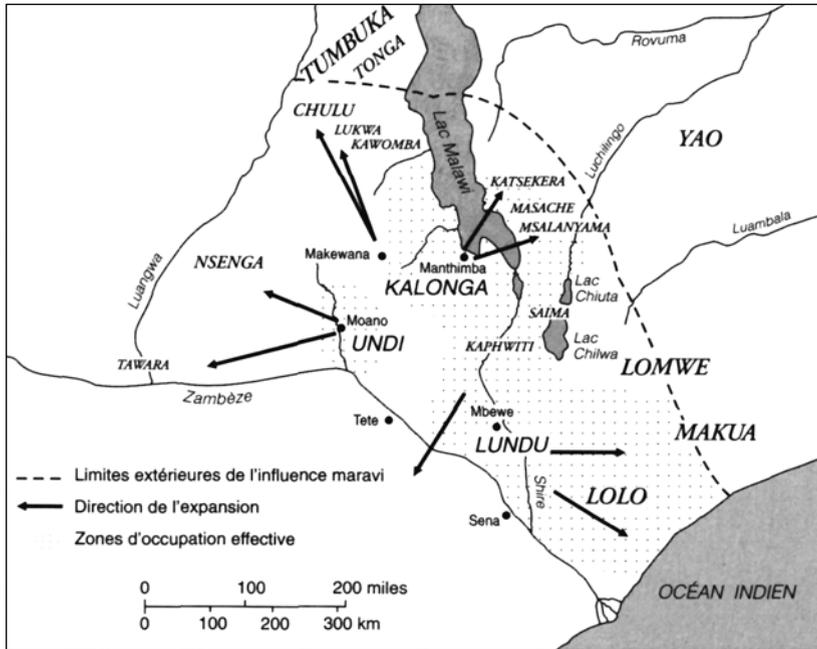
les esprits, l'art des faiseurs de pluie et la pratique de la sorcellerie. Chez les peuples de langue chewa, par exemple, le rôle de la société secrète Nyau était extrêmement important car elle permettait d'exprimer et de théâtraliser les mythes ethniques de la création, le code moral, etc. Ce qu'on mettait en scène, lors d'une représentation nyau, c'était notamment l'interdépendance entre le monde naturel et celui de l'esprit, ainsi que le mythe chewa de la création selon lequel, au tout début, hommes, animaux et esprits vivaient en harmonie. Mais la principale manifestation de la vie religieuse territoriale était constituée par les cultes de la pluie. Couvrant de vastes secteurs, un certain nombre de ces cultes étaient consacrés à un dieu ou à un esprit reconnu sur toute la surface du territoire et relevaient d'une élite composée de prêtres et de fonctionnaires. Les cultes chikha-n'gombe et chisumphe, propres aux Tumbuka et aux Chewa, appartenaient à cette catégorie.

Il a été démontré qu'au moins à l'intérieur de la région à structure matrilineaire s'étendant de la zone périphérique des Tumbuka-Chewa, au nord, jusqu'à la vallée du Zambèze, au sud, il existait un très haut degré d'interaction et de chevauchement entre les divers cultes religieux territoriaux. D'un bout à l'autre de cette région, la divinité était représentée de la même manière. Chez les Tumbuka et les Chewa, par exemple, elle avait la configuration physique d'un serpent, était assimilée à la puissance masculine et jouissait des services de plusieurs épouses. De même, les fonctionnaires voués à son service étaient en état de possession et on les isolait, partout de façon identique, en raison de leur rôle singulier à l'intérieur de la société. Notant ces similitudes de structures entre les divers cultes de la pluie au nord du Zambèze, Schoffeleers a émis l'hypothèse que les différents cultes du Malawi, du Mozambique et du Zimbabwe provenaient peut-être d'un tronc culturel commun⁹. Quoiqu'il en soit, il reste que la religion constitua alors un important moyen de communication et d'interaction entre des peuples qui autrement eussent été politiquement divisés.

Chez les Chewa et les peuples apparentés de la zone sud, les vagues structures politiques qui prévalaient avant 1500 furent considérablement transformées ou modifiées par l'émergence des États maravi au début du XVI^e siècle et par leur expansion jusqu'au cours du siècle suivant¹⁰. Aux XVI^e et XVII^e siècles, ce sont donc les Maravi qui dominaient l'histoire politique de la Zambézie du Nord tout comme, aux XV^e et XVI^e siècles, l'État mutapa dominait celle de la Zambézie du Sud.

9. M. J. Schoffeleers, 1979a, p. 22-23. Voir également H. L. Vail, 1979; M. J. Schoffeleers, 1979b. Sur les aspects religieux du Nyau, voir M. J. Schoffeleers, 1976; N. E. Lindgren et M. J. Schoffeleers, 1978.

10. La seule preuve permettant de dater l'arrivée des Maravi dans la région du lac Malawi est de nature archéologique. Les dates que donne le carbone 14 utilisé sur les sites d'occupation maravi qui ont été fouillés se situent entre 1420 et 1480, ce qui permet de penser que ce peuple a fait son apparition au XV^e siècle. Voir K. R. Robinson, 1972, p. 61-63; M. J. Schoffeleers, 1973, p. 48-53. Le Dr M. D. D. Newitt (1982, p. 47-48), cependant, est d'avis que les Maravi n'occupèrent pas les rives du bas Zambèze avant le début du XVI^e siècle.



21.4. L'expansion maravi vers 1650 (d'après K. M. Phiri).

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à penser que les Maravi étaient un groupe d'immigrants originaires de la région de Luba, dans le sud-est du Zaïre, et que c'est à partir de l'ouest qu'ils pénétrèrent dans le Malawi central après avoir traversé l'immense plateau du nord-est de la Zambie. Ayant atteint l'extrémité sud du lac Malawi, ils s'y établirent et ne tardèrent pas à imposer leur loi à la population proto-chewa qui occupait la région. Après y avoir affermi leur assise, ils se lancèrent dans une campagne d'expansion territoriale, s'appropriant toute la moitié inférieure de la région du lac Malawi. Ils instaurèrent ainsi une confédération d'États qui, dès le début du XVII^e siècle, incluait la plus grande partie de la Zambie orientale, le centre et le sud du Malawi ainsi que le nord du Mozambique. C'est ainsi qu'ils en vinrent à exercer une influence politique et militaire sur une vaste région.

L'apparition de l'État maravi reste cependant un phénomène sur lequel les historiens de la Zambézie du Nord sont loin d'avoir fait toute la lumière. Personne ne peut dire au juste comment cet État s'est constitué ni grâce à quels facteurs il s'est imposé dans la région.

Selon une hypothèse, les Maravi envahirent le pays déjà structuré en groupes et, comme ils disposaient de tous les symboles du pouvoir organisé, ils mirent cet avantage à profit pour s'imposer en tant que classe dominante à ce qui devait être alors une population autochtone sans organisation éta-

tique¹¹. Cette théorie, qui insiste sur les origines extérieures de la royauté et des institutions politiques maravi, minimise peut-être l'imbrication complexe des idéologies et des pratiques respectives des autochtones et des immigrants ainsi que les conséquences possibles de ce phénomène sur la formation des États de la région. Andrew Roberts, par exemple, soutient que même si, dans certaines parties de l'Afrique tropicale, les invasions et les conquêtes ont pu être des moments décisifs dans la création des États, il reste aussi aux historiens à s'interroger, au sujet de la prise de pouvoir par les nouveaux arrivants, sur le rôle joué par les techniques et les idées qu'ils apportaient avec eux¹². Et d'imaginer alors ce qui se serait passé dans une société socialement et économiquement différente où un groupe disposant d'idées et de techniques pouvant servir à l'exploitation efficace de l'environnement naturel ou à la résolution d'anciens conflits ou de querelles ancestrales se serait trouvé, du même coup, en position de dominer les autres.

D'autres théories ont eu la faveur de divers auteurs. L'une d'elles met en relief le rôle des facteurs démographiques. Agnew, par exemple, parle d'une dynamique géographique — fertilité du sol, pluviosité adéquate, subsistance assurée — qui, depuis les temps les plus anciens, aurait entraîné sur la bordure ouest du lac Malawi une concentration de population plus forte que dans les régions avoisinantes situées à l'est ou plus à l'ouest. C'est cet accroissement de population et le caractère excédentaire de la production qui auraient favorisé l'instauration et le développement du pouvoir dynastique¹³.

Une autre hypothèse fait intervenir le facteur commercial en soutenant que la formation d'un État au XV^e ou au XVI^e siècle à l'extrémité méridionale du lac Malawi a répondu à la nécessité d'avoir un pouvoir capable de contrôler l'essor du commerce de l'ivoire empruntant les voies navigables du réseau Shire-Zambèze entre la rive sud du lac et la côte est de l'Afrique. L'argument consiste à dire que ce fut en exerçant leur contrôle sur la croissance de ce commerce que les premiers *kalonga* (nom donné aux chefs suprêmes maravi) accrurent leur pouvoir¹⁴.

Enfin, il y a l'hypothèse controversée selon laquelle l'État maravi serait le produit, hors toute dialectique, de l'interaction entre le groupe des nouveaux venus maravi-phiri et les habitants autochtones proto-chewa. À ce sujet, les traditions orales chewa précisent en particulier comment, après

11. Cette théorie a été avancée pour la première fois par R. A. Hamilton (1955a, p. 21). Une étude sérieuse des traditions orales chewa l'amena à la conclusion qu'une transformation politique de première importance s'était produite au XIV^e ou au XV^e siècle et qu'un groupe d'envahisseurs politiquement structuré et connu sous le nom de clan de Phiri se superposa alors à une population implantée depuis longtemps mais insuffisamment organisée. Depuis lors, cette théorie a été reprise par plusieurs auteurs, dont M. G. Marwick, 1963, p. 377-378; M. J. Schoffeleers, 1972a, p. 96-99.

12. A. D. Roberts, 1976, p. 84.

13. S. Agnew, 1972, p. 32-33.

14. E. A. Alpers, 1975a, p. 46-49.

une phase initiale de conflit, furent établies les modalités d'une relation acceptable, suivant laquelle les envahisseurs maravi-phiri auraient exercé le pouvoir dans le pays tandis que les autochtones proto-chewa auraient été les « propriétaires du sol »¹⁵. Quant à ce qui aurait pu pousser les autochtones à accepter de se soumettre à l'autorité des immigrants, il est permis de supputer que ce fut peut-être la force de l'organisation maravi fondée sur les liens de parenté. Aux époques ultérieures, en effet, ce fut elle qui permit de cimenter l'unité des diverses subdivisions maravi lors de leur dispersion.

La tradition orale, principale source d'information sur l'histoire ancienne de la région, est assez pauvre sur les circonstances exactes de la création de l'État maravi. Elle rapporte simplement que sous la conduite du *kalonga* Chidzonzi, qui était à la tête du lignage royal phiri le plus ancien, les Maravi fondèrent leur premier royaume autour de Mankhamba et de Manthimba, au sud-ouest du lac Malawi. Le *Kalonga* installa son quartier général à Manthimba ou Maravi et choisit le village de Mankhamba (qui existait probablement avant l'arrivée des Maravi) comme centre religieux du royaume. Par ailleurs, il s'entoura de fonctionnaires qui l'assistaient dans l'administration de l'État, notamment du commandant de l'armée, *khombe*, du bourreau public, *mkomba*, et du responsable du partage des terres, *mgawi*. En outre, selon les sources écrites portugaises, Manthimba serait devenu un centre commercial et politique important au plus tard au XVII^e siècle. D'après un témoin, c'était en 1624 un lieu très peuplé, à moins de 3 kilomètres du lac, qui avait établi des relations commerciales fructueuses avec des marchands portugais de Tete, une ville sur le Zambèze¹⁶.

La tradition orale constitue aussi le seul témoignage des mécanismes institutionnels qui assuraient la cohésion de l'État du Kalonga. L'un d'entre eux était le culte de *mlira*. Une fois par an, vers le mois de septembre, des chefs de plusieurs lignages royaux phiri étaient invités à Manthimba pour la vénération rituelle de *mlira*, l'esprit du grand *kalonga* Chinkhole qui avait amené leurs ancêtres dans le pays lors de la migration en provenance du nord. Cette cérémonie se terminait par le brûlage de la brousse de Manthimba, qui s'étendait sur une distance considérable le long du lac, de Mankhamba au sud jusqu'aux berges de la Chilua au nord. On estime que ce rituel était une manifestation extérieure du culte de la royauté et un facteur d'intégration important à l'intérieur de l'État maravi. Un autre élément aussi fondamental pour l'unité du royaume était la façon dont les postes publics étaient attribués. On dit que le *Kalonga* avait nommé certains chefs de clans à de hautes fonctions dans son État : les Banda, un grand clan proto-chewa, étaient les gardiens (*amatsano*) du sanctuaire du

15. M. J. Schoffeleers, 1973, p. 47-60; K. M. Phiri, 1975a, p. 47-51; M. J. Schoffeleers, 1979a, p. 147-161.

16. Il s'agit de Luiz Marianno, résident portugais de Sena en 1624. Ses observations sur l'état de « l'Empire maravi » à cette époque sont résumées dans J. Batalha-Reis, 1889.

Kalonga à Mankhamba, tandis que les Mwale, sous la conduite du *khombe*, commandaient les guerriers du *Kalonga*. Les traditions à cet égard soulignent clairement l'influence des chefs de clans n'appartenant pas aux Phiri ou aux Maravi dans les décisions concernant la propriété foncière, la distribution des richesses et la guerre¹⁷.

La capacité du *Kalonga* à mener personnellement les affaires de son royaume a peut-être commencé à diminuer vers le dernier quart du XVI^e siècle, lorsque l'expansion de l'État s'amorça. Celle-ci fut réalisée par des chefs de jeunes lignages phiri. Ils furent envoyés hors de la région de Manthimba-Mankhamba, vers les territoires voisins. Mpinganjila fut détaché à l'est, dans les terres contiguës à la rive est du haut Shire. Nyangu partit vers le sud pour occuper le pays situé sur la rive ouest du haut Shire. Changamire s'empara de la région correspondant à l'actuelle Kirk Range, à l'ouest de Manthimba et Chauma s'installa au nord-ouest de Mankhamba tandis que Chinsamba prit possession du pays au nord de la région de Manthimba-Mankhamba. L'ensemble des territoires contrôlés par le *Kalonga* et ces chefs subordonnés formèrent le noyau central de la confédération maravi tout au long de son évolution au XVII^e siècle.

L'expansion des Maravi se fit aussi par le truchement de l'envoi des parents les plus âgés du *Kalonga* vers des terres lointaines au sud et au sud-ouest de cette région. Ce détachement était peut-être un geste calculé de la part des premiers *kalonga* afin d'éloigner d'éventuels prétendants au trône de Manthimba. Kaphwiti et Lundu émigrèrent dans la vallée du bas Shire et la colonisèrent. Kaphwiti, l'aîné des deux, eut d'abord toute la vallée sous son autorité, puis il perdit une grande partie de son pouvoir au profit de Lundu. La suprématie de Kaphwiti fut, du reste, de courte durée. Elle avait été mystérieusement ébranlée dès 1572, puisqu'on rapporta alors que Lundu gouvernait la plus grande partie de la vallée, de la cataracte de Mamvera ou Murchison, au nord, jusqu'au confluent du Zambèze et du Shire au sud. Le désir de contrôler le commerce de l'ivoire de Sena avec les Portugais explique probablement l'élargissement de la zone d'influence de Lundu, tout comme il peut avoir mené au déclin des Kaphwiti qui furent par la suite coupés de ce commerce¹⁸.

Ce fut le *Lundu* qui, après s'être imposé dans la vallée du bas Shire, organisa l'expansion des Maravi vers l'est, dans les pays Lolo et Makua. Leur pénétration dans cette partie du nord du Zambèze commença au milieu du XVI^e siècle. D'après l'analyse linguistique de l'histoire de Nurse, les Maravi ou Chewa présents dans cette région du nord du Mozambique et les Lolo et les Makua auraient commencé à être confrontés les uns aux autres vers 1560 au plus tard¹⁹.

17. I. Linden, 1979, p. 188-193; K. M. Phiri, 1975a, p. 52-55; S. J. Nthara, 1968 (1^{re} éd. 1948), p. 17-24.

18. Pour un compte rendu des positions relatives occupées par le *Kaphwiti* et le *Lundu* dans la vie politique précoloniale de la vallée du bas Shire, voir H. H. K. Bhila, 1977. L'expansion du royaume du *Lundu* fait l'objet d'une étude exhaustive dans J. dos Santos, 1901. Voir également E. A. Alpers, 1968, p. 20-22; M. J. Schoffeleers, 1968, p. 143-159.

19. G. T. Nurse, 1977, p. 126.

L'invasion et la conquête maravi du pays Lolo-Makua tenaient d'abord en grande partie au fanatisme des guerriers du *Lundu*, que certains historiens de l'Afrique orientale ont identifiés aux célèbres pillards zimba de la fin du XVI^e siècle²⁰. S'ils ont raison, le *Lundu* doit avoir engagé une armée mercenaire composée d'habitants farouches de la région située à l'ouest de la vallée du bas Shire²¹. Selon dos Santos, les Zimba étaient venus dans cette région avant de partir pour Sena où ils dispersèrent les Portugais et leurs alliés africains en 1592. Ils traversèrent ensuite le Mozambique du Nord et saccagèrent les villes de Kilwa et de Mombasa. Ce n'est qu'à leur arrivée à Malindi, au nord de la côte du Kenya, qu'ils furent vaincus par une alliance entre les habitants swahili de la ville et les Segeju, un peuple de l'arrière-pays qui était en bons termes avec le sultan de Malindi²².

Par ailleurs, le succès des guerriers du *Lundu* à l'est venait aussi de ce que les groupes lolo et makua n'avaient pas d'État. On a dit des Lolo en particulier qu'ils « n'avaient jamais été brillants ou importants et ne semblaient pas vouloir l'être ». Leur système politique était morcelé. Les fonctions gouvernementales étaient assumées par des chefs de village assistés par des conseils d'anciens. Ensemble, ils prenaient des décisions concernant toutes les affaires militaires, judiciaires et religieuses de leurs collectivités. Comme les Lolo, les Makua étaient également dotés d'un système politique peu cohérent, mais des lignages appartenant à un même clan se réunissaient parfois dans les moments difficiles sous la conduite de l'autorité lignagère la plus puissante. Sous cette impulsion et par suite de la pression exercée par les Portugais, des chefferies importantes se formèrent au sein des Makua de la côte à la fin du XVI^e siècle²³.

Les guerriers du *Lundu* vainquirent cependant les Lolo et les Makua et les réunirent dans un État vassal que les habitants portugais du bas Zambèze appelaient « Bororo ». Dans cet État conquis, sur lequel on est mieux informé que sur n'importe quel aspect de l'histoire des Makua-Lolo avant 1800, les Maravi créèrent plusieurs chefferies pour gouverner leurs sujets, dont certains devinrent des vassaux de second rang. Politiquement, il était indiqué pour beaucoup de Makua de revendiquer des origines maravi. Culturellement, toutefois, une large synthèse des coutumes et des traditions des Maravi et des Makua s'opéra, surtout dans la région de Quilimane²⁴.

Ainsi, au début du XVII^e siècle, le *Lundu* gouvernait un vaste territoire au nord du Zambèze, allant du bas Shire à l'ouest et presque jusqu'à l'océan

20. N. J. Hafkin, 1973, p. 10-14.

21. Schoffeleers (1980, p. 15-19), cependant, suggère que les Zimba pourraient venir de la rive méridionale du Zambèze d'où les guerres d'expansion coloniale portugaises les auraient dispersés entre Sena et Tete.

22. J. dos Santos, 1901, p. 290-304.

23. On trouvera la meilleure description du système politique des Lolo et des Makua au XVI^e siècle dans J. dos Santos, 1901, p. 308. Maviamuno et Mauruka sont des exemples de puissants chefs makua ayant fait leur apparition à l'époque, leurs relations avec les Portugais sont étudiées de façon exhaustive par E. A. Alpers, 1975a, p. 14-85.

24. N. J. Hafkin, 1973, p. 15-22.

Indien à l'est. Non seulement il passait pour être la « personne la plus puissante dans l'Empire maravi après le *Kalonga* », mais ses guerriers descendaient de temps en temps jusqu'à la zone makua de la côte pour piller des colonies portugaises²⁵.

Le *Lundu* assurait la cohésion de son vaste royaume avec l'aide de généraux et de vassaux loyaux, issus de jeunes lignages au sein de son clan royal. En outre, son État possédait une assise économique puisque les différents peuples qui le composaient vivaient du sel, du fer et des tissus de coton (*machila*) produits par les sujets manganja du *Lundu* dans la basse vallée du Shire. La religion des Manganja constituait un autre facteur d'unification de l'État. Fondée sur le culte de Mbona, dont le sanctuaire principal était à Khulubvi dans la basse vallée du Shire, sa théologie renfermait de nombreux éléments traduisant l'indignation du peuple devant l'abus du pouvoir royal et de ses prérogatives. Le culte officiel de la souveraineté du *Lundu* trouva donc de nombreux adeptes à travers un grand territoire s'étendant du berceau du royaume du *Lundu*, dans la basse vallée du Shire, au delta du Zambèze, sur la côte orientale²⁶.

Le prestige considérable dont jouissait le *Lundu* dans la partie orientale de la confédération maravi ne fut pas unanimement reconnu. Le *Kalonga*, qui, lui, était maître d'un vaste territoire au sud-est du lac Malawi et à l'est du haut Shire, commença à éprouver de vives inquiétudes devant son pouvoir croissant. Ainsi, entre 1620 et 1640, l'expansion des Maravi à l'est fut entravée par les violentes rivalités internes survenues entre le *Kalonga* et le *Lundu*²⁷. Plus tard, les conquêtes maravi se déplacèrent de l'est vers le sud-ouest. Dans cette dernière région, Undi établit alors son propre royaume qu'il élargit par la suite, comme l'avait fait le *Lundu* dans le bas Shire et plus à l'est.

D'après une version des traditions relatives à la création du Royaume d'Undi, le *Kalonga* aurait envoyé le fondateur occuper les plaines sablonneuses voisines du pays Nsenga. Une autre interprétation suggère cependant que le départ d'Undi vers le sud-ouest aurait été provoqué par un conflit important au sein du clan phiri au pouvoir à Manthimba²⁸. La seconde version semble plus fiable car la plupart des traditions à ce sujet veulent qu'Undi ait quitté Manthimba avec un grand nombre de compagnons après une querelle avec le *Kalonga* suscitée, notamment, par des questions de succession politique et de partage des tributs.

À l'ouest, Undi et ses gens réussirent à coloniser la région longeant la rivière Kapoche, un affluent du Zambèze. À partir de là, ils étendirent ensuite les limites de leur nouveau royaume jusqu'au confluent du Zambèze et du Luangwa. Là, les guerriers d'Undi entrèrent en conflit avec les Tawara

25. M. Barreto, 1899, p. 475; E. Axelson, 1960, p. 132-133.

26. E. A. Alpers, 1975a, p. 25-26; E. C. Mandala, 1977, p. 39-41; M. J. Schoffeleers, 1972b, p. 76.

27. R. A. Hamilton, 1954; E. A. Alpers, 1975b, p. 517.

28. H. W. Langworthy, 1969a, p. 148-163; K. M. Phiri, 1977, p. 9.

sur le Zambèze et les Nsenga sur la rive du Luangwa inférieur. Cependant, les avis sont partagés sur l'étendue exacte de la domination des Maravi sur les Nsenga à cette époque.

Les historiens qui étudient la question du point de vue du Malawi affirment en général que le premier événement important de l'histoire des Nsenga fut cette invasion de leur pays par Undi et ses guerriers au milieu du XVII^e siècle. Cette attaque aurait été menée par Chimwala, le neveu classificatoire d'Undi, et aurait eu pour but, à l'origine, d'assujettir Mundikula, alors à la tête du clan nsenga le plus grand et le plus important, à savoir celui des Mwanza. Cependant, d'après William-Myers, l'un des rares chercheurs à avoir envisagé la question du point de vue zambien, les trois quarts environ des Nsenga de la rive est du Luangwa se sont trouvés, à un certain moment du début de leur histoire, dans une position de dépendance vis-à-vis d'Undi. On peut en conclure que pendant ses phases d'expansion, l'État d'Undi renfermait souvent plusieurs chefferies nsenga, mais même alors, ce phénomène ne touchait pas tous les Nsenga en tant que tels. Aucune tradition ne mentionne, par exemple, que les Nsenga du Sud-Ouest, près de Feira en Zambie, aient fait partie de « l'empire » d'Undi²⁹.

Quoi qu'il en soit, il reste à savoir comment et jusqu'à quel point Undi a pu s'assurer un pouvoir politique sur les Nsenga. La thèse traditionnelle soutient qu'avec ses subordonnés, ils eurent recours à la violence et créèrent des relations de parenté perpétuelle, suivant lesquelles les chefs nsenga vaincus étaient reconnus comme « fils » ou « neveux » des chefs maravi. Une thèse plus convaincante a cependant été avancée, à savoir que le commerce et la famine ont sans doute joué un rôle crucial dans l'extension de l'influence d'Undi sur les peuples voisins. Il a été prouvé qu'il jouissait d'une grande autorité auprès des marchands portugais de Tete, ce qui lui permettait d'avoir, indirectement, une certaine emprise sur les négociants des États voisins. Par ailleurs, les chefferies nsenga le long de la vallée du Luangwa souffraient d'une famine endémique et leurs habitants venaient souvent chercher de l'aide dans le territoire d'Undi, plus fertile que le leur. Le contrôle ainsi que la réglementation du commerce et du secours aux victimes de la famine plaçaient Undi dans une position extrêmement forte par rapport aux peuples et aux États voisins³⁰.

En outre, tout porte à croire qu'Undi et ses parents royaux permirent aux chefs nsenga sous leur emprise de gérer les affaires de leurs clans et de leurs régions tant qu'ils envoyaient un tribut sous forme d'ivoire et d'esclaves aux quartiers généraux d'Undi sur la Kapoche. Néanmoins, à partir de l'époque de la conquête, les Maravi adoptèrent le système nsenga de chefferies et l'adaptèrent à leurs propres coutumes. Ceci explique que les principales

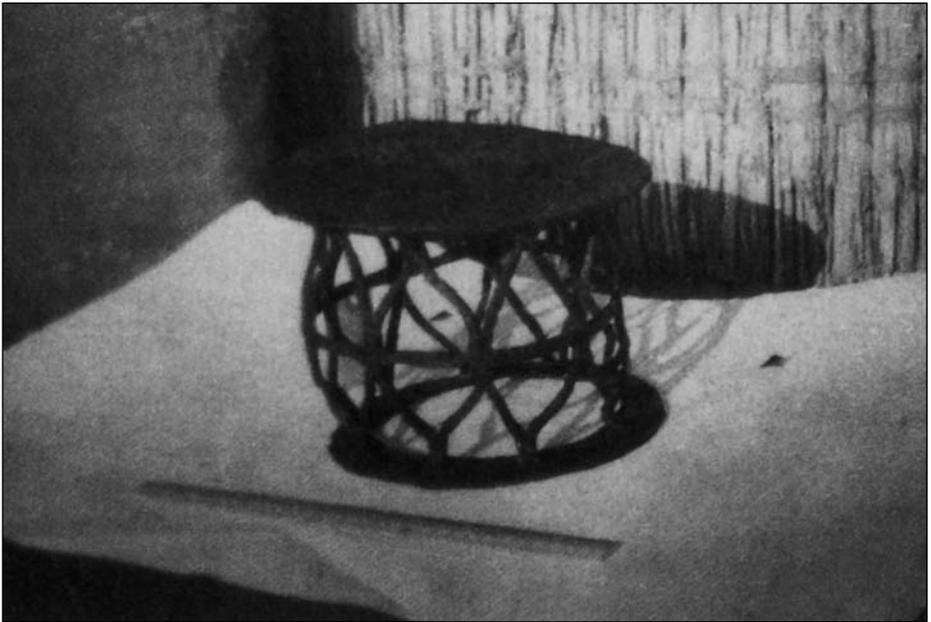
29. Parmi les sources qui montrent le point de vue maravi, citons E. H. Lane-Poole, 1934, p. 39-41; H. W. Langworthy, 1969a, p. 215-216. Une opinion très intéressante sur le sujet est celle de A. J. William-Myers, 1978a.

30. G. M. Theal, 1899-1903, vol. III, p. 480-481; J. D. Clark, 1965, p. 276-280.

lignées des Mundikula (ou Kalindawalo), Chimfombo et Chifuka affirment qu'Undi les avait autrefois nommés chefs.

Les Maravi et leurs associés chewa essaimèrent aussi vers le nord, jusqu'au pays Tumbuka. Parmi les chefs princiers d'origine maravi qui émigrèrent dans cette direction, on peut citer Chulu, Kaluluma, Kanyenda et Kabunduli. Leur présence dans cette région entraîna la création de groupes sociolinguistiques mixtes, parmi lesquels les Tonga des districts de Khota-Khota et de la Nkhata-Bay sont les plus caractéristiques.

Chulu et Kaluluma, par exemple, pénétrèrent dans la région du sud du Tumbuka, connue sous le nom de Chimaliro, et dans les plaines environnantes. Ils y rencontrèrent un groupe tumbuka, indépendant du point de vue économique mais peu organisé sur le plan des institutions. La coopération politique ou militaire entre les différents clans tumbuka — Zimba, Kanyinji, Nyirongo, Mtonga, etc. — était réduite. La façon dont Chulu et Kaluluma prirent le pouvoir sur une population parlant essentiellement tumbuka fait cependant l'objet d'interprétations divergentes dans les traditions orales des Chewa et des Tumbuka. En ce qui concerne Kaluluma, les légendes chewa affirment que les Tumbuka l'avaient à l'origine bien accueilli, de même que ses compagnons. Plus tard, ils décidèrent toutefois de s'insurger contre lui mais il les écrasa dans la bataille qui s'ensuivit. La version des Tumbuka, elle, est plus élaborée. Elle rapporte que les chefs tumbuka donnèrent la permission à Kaluluma de s'installer dans la région en tant qu'homme du



21.5. Le tabouret royal en fer du chef Kanyenda de Khota Khota au Malawi central, probablement du XVII^e siècle.

[Muséum de Malawi, Blantyre.]

peuple. Cependant, peu de temps après, il se mit à parcourir les villages tumbuka, obligeant tout le monde à le reconnaître pour chef et forçant les chefs tumbuka à l'aider à porter la meule (*mphelo*) sur laquelle son tabac à priser préféré était moulu. En signe de protestation, les Tumbuka essayèrent de le chasser mais il résista et les vainquit³¹.

Ces traditions suggèrent que les Tumbuka, ignorant l'institution du chef territorial, voulurent résister aux premières tentatives que les Maravi firent pour la leur imposer. Il est possible aussi que le conflit ait eu une origine économique. En effet, comme les Chewa étaient des immigrants qui n'avaient pas encore d'assise économique solide, ils ont peut-être puisé trop largement dans les réserves de leurs hôtes tumbuka.

Kanyenda et Kabunduli émigrèrent dans ce qui devait devenir le pays Tonga. Ils étaient tous les deux originaires du cœur de l'Empire maravi près du cours d'eau Linthipe, au sud. Ils arrivèrent ainsi à Khota Khota, au milieu de la rive occidentale du lac. Là, Kabunduli se sépara de Kanyenda et continua vers le nord, jusqu'à l'actuel pays Tonga, en passant par Chimaliro à l'ouest. Il y fut vite renommé pour avoir rassemblé autour de lui les groupes tonga autrefois disséminés et qu'il avait visiblement vaincus et soumis à son autorité. Sa réputation grandissant, il fut suivi par plusieurs familles chewa provenant du cœur du Chewa, comme les Kapunda Banda, qui affirment être partis de la région de Chauwa pour arriver dans ce qui est maintenant la partie est de Lilongwe³².

Ce mélange des Maravi avec les habitants d'origine du Tonga explique les particularités que présente aujourd'hui la société tonga. Le chitonga, la langue de la région, est un intermédiaire entre les langues tumbuka et chewa. Par ailleurs, les Tonga constituent le seul groupe du Malawi septentrional où la descendance et l'héritage s'effectuent encore par la ligne maternelle. Ceci montre que, du point de vue historique, le groupe tonga a agi comme un pont entre l'ensemble matrilineaire chewa du Sud et l'ensemble patrilinéaire tumbuka-phoka du Nord.

Pour les peuples chewa-maravi, le XVII^e siècle fut un « âge d'or » : grâce à leur expansion territoriale, ils se distinguèrent comme les puissances avec lesquelles il fallait compter au nord du Zambèze. Même les Portugais, cantonnés qu'ils étaient dans leurs colonies le long du fleuve, furent contraints de coopérer avec eux. Cela parce que les Maravi ne limitèrent pas leurs entreprises à la zone située au nord du Zambèze. Entre 1590 et 1640 environ, ils intervinrent activement dans ce qui était la zone d'influence portugaise au sud du Zambèze. Ils s'intéressaient aux riches mines d'or et d'argent des domaines du *Monomotapa* (ou *Mwene Mutapa*) et s'employèrent à exercer un certain contrôle sur les échanges empruntant le cours du Zambèze³³.

31. H. L. Vail, 1971 ; T. C. Young, 1932, p. 186 ; S. S. Murray, 1922, p. 224.

32. F. Kwaule et E. J. Chakwera, 1978 ; J. van Velsen, 1959 ; C. Z. Mphande, 1969 ; F. R. Mkwandawire, 1978.

33. D. N. Beach, 1980a, p. 125-128 ; M. D. D. Newitt, 1982, p. 158-160.

C'est ainsi que pendant deux générations, au début du XVII^e siècle, les Portugais, d'Angoche sur la côte est à Tete en remontant le Zambèze, utilisèrent les Maravi comme partenaires dans leurs campagnes contre les Karanga ou les Shona, au sud du fleuve, et contre des ennemis locaux dans le voisinage immédiat de leurs établissements sur le Zambèze. En 1608, par exemple, les habitants portugais de Tete reçurent 4 000 hommes de la part du *kalonga* Muzula pour leurs combats contre les ennemis locaux du *monomotapa* Gatsi Rusere, qui était alors un allié des Portugais. Six ans plus tard, en 1614, les Portugais de Sena demandèrent l'aide du *Lundu* pour former une expédition armée en direction de Chicoa, au nord-ouest de Tete, afin de chercher de l'argent. L'assistance du *Kalonga* fut encore sollicitée par les Portugais en 1623. Cette fois, il envoya des milliers de guerriers de l'autre côté du Zambèze afin d'aider les Portugais à éliminer certains chefs karanga qui provoquaient des troubles dans leur pays après la mort de Gatsi Rusere. Plus tard, les hommes du *Kalonga* se retirèrent de leur côté du fleuve, chargés de leur butin d'or et de bétail. En 1635 encore, les guerriers du *Lundu* assistèrent les Portugais pour écraser un soulèvement de chefs swahili dans le district d'Angoche (Quelimane), au nord du delta du Zambèze³⁴.

En outre, certains faits indiquent que les Portugais coopèrent avec les Maravi par nécessité plutôt que par choix. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les habitants portugais de Sena et de Tete craignaient les Maravi et les considéraient comme de « très mauvais voisins », contrairement aux Lolo et aux Makua qui ne leur causaient aucun ennui³⁵.

L'expansion maravi eut plusieurs conséquences. En particulier, la création de l'État du *Lundu* à l'est de la vallée du bas Shire permit au culte de Mbona chez les Manganja de mieux étendre son influence qu'il ne l'aurait pu autrement. Elle eut peut-être aussi des répercussions significatives sur les plans économique et culturel. Le commerce de l'ivoire devint prospère à l'intérieur du territoire appartenant à la confédération maravi au XVII^e siècle. La région au nord du Zambèze connaissait donc un essor économique considérable. Il est possible que « l'Empire maravi » ait aussi contribué à une plus grande similarité culturelle entre les différentes populations matrilineaires de cette province, puisqu'elles ont les mêmes noms de clan et un système de descendance commun³⁶.

Tandis que les Maravi élargissaient leur influence à travers la zone méridionale au cours des XVI^e et XVII^e siècles, le Nord était envahi par les immigrants ngulube venus du nord-est. Comme l'arrivée des Maravi dans le sud, celle des Ngulube constitue un événement majeur dans l'histoire de la zone septentrionale³⁷. En outre, leur apparition permet d'avoir des

34. A. Gomes, 1959, p. 183; G. M. Theal, 1899-1903, vol. III, p. 395; E. A. Alpers, 1975a, p. 54-56.

35. G. M. Theal, 1899-1903, vol. III, p. 480; M. D. D. Newitt, 1973, p. 80.

36. E. A. Alpers, 1975a, p. 56-58. Alpers estime également qu'il devint de moins en moins rentable pour la plupart des peuples de l'Afrique centrale de l'Est de participer à ce commerce. La ressemblance qui existe entre les institutions sociales des différentes ethnies de la région a été relevée par J. B. Webster, 1977, p. 4-5.

37. O. J. M. Kalinga, 1985, p. 41-63.

dates assez précises puisque les listes royales et les généalogies complètes remontent à l'époque de leur arrivée. Le seul problème est que, malgré la relative fiabilité des listes royales, il n'est pas toujours facile de déterminer le nombre de règnes par génération dynastique parce que les informateurs n'expliquent pas toujours clairement le mode de fonctionnement du système de succession. La liste royale des Kyungu qui régnaient sur l'Ugonde, par exemple, contient 15 noms jusque vers 1940. On peut penser qu'ils représentent au minimum 9 générations dynastiques. La liste des *Mwaulambya*, souverains d'Ulambya, contient 16 noms avant 1940, qui représentent un maximum de 12 générations dynastiques³⁸. Il est intéressant aussi d'observer que les souverains fondateurs de l'Ugonde, de l'Ulambya et de l'Unyiha étaient à peu près contemporains, les fondateurs de l'Ulambya ayant sans doute précédé les autres de quelques générations seulement.

Le *Mwaulambya*, pionnier de la migration ngulube, traversa la rivière Songwe, au sud des monts Misuku, et pénétra dans ce qui deviendra l'Ulambya. Il y rencontra les clans sikwese et chilima. Il exerça son autorité politique par des moyens plus pacifiques que le *Kyungu*, qui devait bientôt envahir la plaine de Karonga. Ceci venait en partie de ce que les compagnons du premier étaient probablement moins nombreux que ceux du second. Par conséquent, le *Mwaulambya* était plus complaisant que le *Kyungu*, dont les proches conseillers étaient exclusivement choisis parmi ceux qui l'avaient accompagné pendant au moins une partie de la migration. En revanche, les fonctionnaires principaux du *Mwaulambya* étaient issus des familles locales, celles-ci partageant le prestige et le pouvoir politique avec les nouveaux dirigeants³⁹. De même, les Msukwa gouvernèrent les clans simwayi et silumbu sans avoir besoin de trop recourir à la force. L'Ulambya comme le Misuku furent fondés sur un compromis.

Aujourd'hui, la situation linguistique reflète dans une certaine mesure la force numérique des différents groupes d'immigrants qui créèrent des chefferies ainsi que les moyens par lesquels ils prirent le pouvoir et, plus tard, gouvernèrent le peuple. Le cilambya et la langue de Kameme sont des dialectes issus du nyiha autochtone, tandis que le kyangonde et le kinya-kyusa sont des dialectes de la langue des peuples ngulube. En d'autres termes, le *Mwaulambya*, Kameme et leurs gens furent intégrés sur le plan linguistique alors que dans l'Ugonde et l'Unyakyusa, les autochtones furent assimilés par les immigrants. Le cisukwa moderne est un dialecte du ndali (une entité linguistique au nord de la Songwe), compris par ceux qui parlent le nyiha et relativement plus facile à apprendre pour les Ngonde que le nyiha même. Le cisukwa est donc un intermédiaire entre les langues nyiha et ngonde.

Le *Kyungu*, Kameme et leurs compagnons migrèrent vers la plaine de Karonga en passant par l'Unyiha, l'Uiwa et l'Unamwanga puis, à l'ouest, par l'Ulambya et le Misuku. Bien que les traditions de la cour ngonde affirment que leurs ancêtres avaient établi un pouvoir politique dans l'Unamwanga et dans l'Uiwa, celles de ces régions contestent ce fait et citent l'Ubisa et,

38. *Id.*, 1975 et 1978, p. 57-61.

39. *Id.*, 1978, p. 55-66, et 1977.

surtout, le pays Luba comme patrie d'origine de leur actuelle lignée de souverains. En tout cas, peu de temps après son arrivée à Karonga, Kameme retourna s'installer dans la région immédiatement à l'ouest de l'Ulambya. Il y établit sa domination sur la population, qui était essentiellement d'origine nyiha, même si un grand nombre de Mambwe et de Namwanga migrèrent ultérieurement vers les chefferies de Kameme. La façon dont ce dernier créa son État n'est pas claire. Manifestement, il était plus petit que celui de son frère, le *Kyungu*, qui fonda son royaume dans un État existant déjà et gouverné par le clan simbowe.

Simbowe est le nom d'un clan et certains éléments suggèrent que c'était un titre utilisé par une longue dynastie. Ce clan venait d'Unyiha, dans la Tanzanie actuelle, et s'était installé sur le mont Mbande dans la partie centre-ouest de la région bordant le lac, près de Karonga. Les fondements du pouvoir de Simbowe sont mal connus, mais il semblerait qu'il ait été un marchand et ait fait partie d'un réseau commercial s'étendant jusqu'à la côte Est. Des fouilles archéologiques effectuées par Robinson à Mbande et dans la région environnante ont permis de trouver des objets façonnés, notamment des perles de verre, de la porcelaine et des coquilles de conus. Robinson conclut même que ces objets dataient de la période allant du XV^e au XVI^e siècle et qu'ils appartenaient probablement à l'époque pré-portugaise, durant laquelle le pouvoir et l'influence commerciale arabes étaient à leur apogée⁴⁰.

Les rapports de Simbowe avec la population locale ne semblent pas avoir été aisés; lors de l'arrivée du *Kyungu* et de ses gens, celui-ci forma une alliance avec les Mwenekisindile, qui étaient les gardiens d'un important sanctuaire religieux associé à un culte du serpent. Il semble en effet que les Mwenekisindile aient aidé le *Kyungu* à préparer et à lancer l'attaque contre Simbowe. À Mbande, le *Kyungu* prit le pouvoir par la force et, petit à petit, il réussit à rétablir l'ordre. Une fois installés, le *Kyungu* et ses gens conservèrent leur suprématie sur leurs nouveaux sujets en créant un centre rituel consacré au culte de leurs ancêtres royaux. Le *Kyungu* ne fréquentait pas ce centre mais il donna sa bénédiction à Mulwa, un haut fonctionnaire qui l'avait accompagné et qui devint le responsable de ce nouveau lieu de culte. En outre, des adultes du royaume assistaient à une cérémonie annuelle au cours de laquelle on éteignait tous les feux pour ensuite en allumer d'autres, à partir du feu central de la cour royale. Pendant cette cérémonie, la population réaffirmait sa fidélité envers le *Kyungu*⁴¹. Les sujets devaient aussi, plus régulièrement, lui verser un tribut et travailler dans les jardins royaux. Le *Kyungu* et ses fonctionnaires s'établirent plus solidement dans la région en s'unissant par le mariage aux familles locales.

Avant l'arrivée du clan *kyungu*, il semble que la population ait voué un culte au dieu suprême au moyen d'esprits intermédiaires comme le serpent divin. Les *Kyungu* se servirent de leurs ancêtres comme médiums pour adorer leur propre dieu suprême, Ngulube, introduisant ainsi et promouvant la vénération des ancêtres royaux. Au fur et à mesure que la population acceptait

40. Le passage suivant s'inspire d'O. J. M. Kalinga, 1979a.

41. Pour plus de détails, voir R. J. Mwaipape, *History and social customs of the Ngonde of Northern Malawi* (manuscrit inédit achevé en 1982).

ce culte, elle adoptait aussi la divinité du *kyungu*. Il devint prêtre-roi et communiquait avec les ancêtres royaux. Pour les Ngonde, il devint le représentant vivant de dieu. Sa santé déterminait leur bien-être et leur prospérité et, afin de les conserver, il devait rester dans sa résidence. Au moindre symptôme de maladie, il était immédiatement étouffé par ses conseillers, les *makambala*. Lorsque la vénération des ancêtres acquit plus de popularité dans la région, le culte du serpent, associé au clan kisindile, perdit de son influence.

Ces événements eurent lieu sous les règnes des quatre premiers *kyungu*, soit entre 1600 et 1720 environ. Peu de temps après la mort du troisième *kyungu*, son fils et successeur, Mwakalosi, renonça au trône, craignant que les *makambala* le tuent s'il tombait malade. Il refusa également que tous ses fils sauf un soient tués. Ces deux coutumes avaient pour but d'éviter tout conflit de succession. Les *makambala* protégeaient aussi leur propre position en veillant à ce que le souverain fût choisi par eux. La crise ouverte par le refus de Mwakalosi d'accéder au trône prit fin lorsque les *makambala* firent de son frère Magemo le nouveau *kyungu*.

Les chefferies de Kameme, Mwaulambya et Msukwa encouragèrent aussi la vénération des ancêtres royaux. Mais elles se rapprochèrent davantage des Nyiha par l'esprit et la langue, et les coutumes consistant à étouffer le monarque, à restreindre ses déplacements et à assassiner les enfants royaux ne firent jamais partie de leur histoire. Néanmoins, toutes ces chefferies témoignent de l'introduction dans la région d'une nouvelle forme d'organisation politique qui réunit la religion et la politique sous la férule de chefs ayant une plus grande élévation d'esprit et davantage de prestige qu'auparavant, et qui fonda les rapports entre les citoyens sur des liens plus politiques que de parenté⁴².

Une crise plus profonde encore survint dans le Royaume ngonde à la mort du *kyungu* Magemo dont le seul successeur, Mwangonde, était trop jeune pour monter sur le trône. Le fils de sa sœur, Kasyombe, prit alors sa place. Or, le père de ce dernier, un Ndali, gouvernait une petite région dans la partie nord-ouest de la plaine de Karonga. Lorsque son fils accéda au pouvoir, vers 1750, cette province fut donc incorporée dans un royaume ngonde élargi.

L'accession au trône de Kasyombe entraîna un autre changement important, à savoir l'affaiblissement des pouvoirs des *makambala*, au profit du *kyungu*. Kasyombe avait été élevé à Ngana, dans le nord du Royaume. Il voulut faire personnellement une tournée dans son pays et il mit fin à la coutume de tuer les enfants mâles des *kyungu*. Le nombre des princes se mit à augmenter, ce qui provoqua un nouveau renforcement des pouvoirs du monarque, en particulier après que certains de ses successeurs, tels que Mwangonde (environ 1785-1839), eurent cédé des portions de territoire à quelques princes, assurant ainsi l'influence des *kyungu* à travers toute la région⁴³. Toujours est-il qu'en 1800, le Royaume ngonde avait certainement une solidité suffisante pour commencer à faire valoir ses vues dans les affaires politiques concernant l'ensemble de la région au sud de la Songwe.

42. O. J. M. Kalinga, «Ngonda and Lambya historical texts».

43. O. J. M. Kalinga, 1985, p. 180-250; R. J. Mwaipape, 1982, p. 34-41.

Ainsi, entre le milieu du XIII^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle, la région située au sud de la Songwe s'était structurée en plusieurs étapes. La chaîne originelle de sanctuaires religieux liés au culte du serpent fit place à une combinaison de clans prépondérants et, finalement, aussi bien dans le Nord que dans le Sud, plusieurs États furent fondés : l'Ulambya, le Kameme, le Misuku, l'Ugonde et le Mwaphoka Mwambale au nord et le Kanyenda, le Kabunduli, le Kaluluma et le Chulu au sud. Dans le Nord, les fondateurs ngonde et nyakyusa avaient introduit le kyangonde comme nouvelle langue tandis que dans le Sud, la fusion des populations et des langues tumbuka et chewa donnait naissance à la langue chitonga. Le centre de la région était dominé par les Tumbuka. Leurs clans d'origine, le Luhanga et plusieurs branches des Mkandawire furent rejoints par les Munthali, provenant des monts Ndali au nord de la Songwe. Plus à l'ouest, dans la région de la Luangwa, les clans tumbuka comprenaient les Zolokere, les Mwavintiza, les Goma et d'autres. Ces groupes tumbuka ne possédaient pas de gouvernement centralisé. Leur histoire ancienne est extrêmement difficile à établir car leurs généalogies sont peu fournies et ils connaissent mal leur organisation avant le XVIII^e siècle. Les événements les plus significatifs dans cette région au XVIII^e siècle eurent cependant lieu en pays Tumbuka. Ceux-ci seront étudiés ultérieurement.

Les changements d'ordre religieux intervenus sur les bords du lac près de Karonga après la création de l'État ngonde se firent aussi ressentir dans la zone d'influence des Maravi. La Confédération maravi comprenait une série de sanctuaires pré-maravi ou proto-chewa consacrés à la pluie et situés à Msinja, dans ce qui est aujourd'hui la partie ouest de Lilongwe. Chacun des créateurs d'un État maravi essayait d'exercer son autorité sur le sanctuaire qui tombait sous sa juridiction. Ils désiraient jouer un rôle dans la désignation des fonctionnaires responsables de ce lieu saint, l'assuraient de leur assistance et de leur protection et, en général, ils y effectuaient un pèlerinage chaque année. Le *Kalonga* et *Uнди* essayèrent tous deux d'avoir ainsi la haute main sur le sanctuaire de Msinja, tandis que dans la vallée du bas Shire, le *Lundu* réussissait à asseoir fermement son autorité sur celui de Mbona, à Nsanje. Étant donné ce degré de participation des souverains dans les affaires concernant les cultes de la pluie, leur théologie devint progressivement syncrétique. Elle commença à adapter la vénération des esprits des ancêtres royaux, alors que des mythes de création purement chewa, comme ceux qui prévalaient à Nyau, furent supprimés⁴⁴.

Cependant, le changement religieux le plus marquant de cette période eut lieu là où les dynasties ne parvinrent pas à avoir une emprise sur les cultes de la pluie préexistants. Ils créèrent alors souvent leurs propres cultes, qui essayaient de rivaliser avec les autres. Il s'agissait de cultes royaux et leur fonction était notamment de défier la famille royale. Pour cette raison, on a avancé que leur lien avec le peuple était plutôt faible. Le roi ou son remplaçant présidait les cérémonies destinées à faire pleuvoir et d'autres rites.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, alors qu'au nord les Ngonde s'inquiétaient de l'équilibre du pouvoir au sein de factions internes et entre les institutions

44. M. J. Schoffeleers, 1979b, p. 152-160; I. Linden, 1979, p. 188-193.

religieuses, la Confédération maravi commença à s'affaiblir. Ce déclin se concrétisa surtout par des sécessions vis-à-vis de la suprématie du *Kalonga*, du *Lundu* et d'Undi ou par des révoltes contre eux. Plusieurs chefs de la région de Lilongwe du Malawi moderne se rebellèrent contre le *Kalonga*. Au cours de la même période, Undi fut également confronté aux soulèvements menés par Biwi et ses autres subordonnés, tandis qu'à l'est, les Lolo et les Makua se révoltaient aussi contre la souveraineté du *Lundu*⁴⁵.

Mais les facteurs à l'origine du déclin de ces royaumes qui avaient été puissants au XVII^e siècle ne sont pas évidents. En ce qui concerne Undi, les Portugais qui envahirent son royaume lors de la ruée vers l'or entre 1740 et 1760 jouèrent un rôle minime dans l'affaiblissement de son autorité. On a également avancé que l'autorité d'Undi et du *Kalonga* fut sapée par la répugnance croissante de la *makewana* (qui administrait le sanctuaire central des Chewa à Msinja, à Lilongwe) à utiliser son pouvoir rituel dans l'intérêt des dynasties dirigeantes du *Kalonga* et d'Undi. En effet, contrairement aux médiums *swikiro* qui servaient fidèlement la cause de l'État mutapa, au sud du Zambèze, la *makewana* et ses subordonnés qui invoquaient les divinités de la pluie n'exerçaient pas toujours leur autorité de façon à soutenir la royauté maravi⁴⁶. Notons que les anciennes *makewana* avaient joué un rôle déterminant pour l'unité religieuse des royaumes du *Kalonga* et d'Undi. Elles étaient chargées de l'exécution des cérémonies religieuses dont les souverains dépendaient pour le bien-être des leurs. Par ailleurs, les *makewana* du XVIII^e siècle manifestèrent aussi des ambitions séculières. Elles se forgèrent leur propre sphère d'influence dans les royaumes du *Kalonga* et d'Undi, et elles envoyèrent même une fois des guerriers razzier les terres du *Kalonga*. Comme la *makewana* et ses acolytes appartenaient aux clans proto-chewa des Banda et des Mbewe, leur résistance au *Kalonga* et à Undi traduisait probablement une tentative des proto-Chewa de réaffirmer leur autonomie. Toujours est-il que la défection de la *makewana* signifiait que le *Kalonga* et Undi étaient privés des sanctions mystiques qu'ils avaient jusqu'alors infligées à leurs sujets par son intermédiaire.

Enfin, l'apparition d'un nationalisme makua-lolo au XVIII^e siècle fut déterminant dans la diminution de l'influence du *Lundu* à l'est du Shire. D'après Hafkin, les Makua devinrent, à cette époque, extrêmement préoccupés de puissance, à la grande surprise des observateurs contemporains qui avaient jusque-là sous-estimé leur capacité militaire⁴⁷. Leur nationalisme était avant tout dirigé contre les Portugais. Les Makua du littoral, en particulier, étaient rebutés par le «diviser pour régner» qui inspirait la politique des Portugais, ainsi que par les pratiques commerciales capricieuses de certains d'entre eux. Cependant, ce fut seulement quand ils commencèrent à obtenir des armes à feu des marchands d'esclaves français et brésiliens que les Makua provoquèrent impunément les Portugais. Sous la conduite de chefs puissants comme Mauruka et Murimuno, ils menèrent une guerre d'usure implacable contre ces étrangers et leurs alliés africains, de 1749 jusqu'à la fin du siècle. Le défi lancé

45. K. M. Phiri, 1975a, p. 78-79; A. F. Isaacman, 1972b, p. 14-15.

46. A. F. Isaacman, 1972b, p. 15.

47. N. J. Hafkin, 1973, p. 23-26.

par les Makua du littoral à l'impérialisme portugais sur la côte du Mozambique a certainement poussé les Makua et les Lolo de l'arrière-pays à lancer des campagnes similaires contre la domination étrangère. Mais dans les régions intérieures, ce furent les Maravi qui, plus que les Portugais, suscitérent l'hostilité des Makua-Lolo. L'autorité maravi commença alors à être ébranlée de Quelimane, à l'est, jusqu'au mont Murambala sur le Shire, à l'ouest⁴⁸.

Pendant la période étudiée, les peuples du nord du Zambèze furent aussi profondément influencés par les relations économiques croissantes qu'ils entretenaient avec le monde extérieur⁴⁹. Celles-ci remontaient à l'époque, antérieure à 1500, de la domination commerciale arabe et swahili sur la côte est et le long du Zambèze. La fréquence de ces contacts était toutefois assez limitée avant l'arrivée des Portugais et, en particulier, avant leur établissement sur les rives du Zambèze, au milieu du XVI^e siècle. En effet, à dater de ce moment, les marchands portugais remontèrent régulièrement le Shire à partir de Sena pour échanger avec les Manganja des objets en fer, des tissus de *machila*, du sel et de l'ivoire contre les étoffes, les perles et les objets en cuivre qu'ils apportaient d'Europe. Avec certains de ces produits manganja, comme les articles en fer et les tissus *machila*, les Portugais menèrent d'autres affaires dans le territoire du Monomotapa, au sud du Zambèze⁵⁰. Un peu plus haut sur le fleuve, ceux qui étaient installés à Tete établirent des relations commerciales avec le royaume d'Undi et le cœur de la Confédération maravi, jusqu'au haut Shire et à la rive sud du lac Malawi. Avec la création, en 1716, d'une *feira* à Zumbo, les Portugais eurent accès au marché de l'ivoire dans plusieurs sociétés, poussant ainsi à l'ouest jusqu'en Zambie centrale⁵¹. Mais ce furent la création et l'extension des *prazos* zambéziens qui jouèrent un rôle décisif dans l'expansion de l'influence commerciale portugaise au nord du Zambèze.

Les *prazos* apparurent lorsqu'un certain nombre de colons portugais ou goanais s'installèrent comme chefs politiques sur des terres ayant initialement appartenu aux peuples africains autochtones. Le phénomène eut son origine autour de Sena à la fin du XVI^e siècle et, petit à petit au cours du XVII^e siècle, il s'étendit à d'autres parties de la vallée du bas Zambèze⁵². D'après Axelson, l'attribution des *prazos* à des colons portugais importants était considérée par la Couronne de Lisbonne comme un moyen d'encourager l'initiative privée dans le processus de colonisation de la vallée du Zambèze. Par ailleurs, elle espérait qu'avec la perspective d'acquérir des terres, les immigrants seraient attirés par le Zambèze, où leur venue était nécessaire pour augmenter le peuplement portugais.

Au XVIII^e siècle, les *prazos* dominaient toute la région du bas Zambèze, depuis le delta du Luabo ou du Zambèze à l'est jusqu'à Chicoo, à mi-chemin

48. A. Rita-Ferreira, 1966, p. 34; E. C. Mandala, 1977, p. 43-44; E. A. Alpers, 1975a, p. 104-113.

49. Ce sujet est bien étudié par E. A. Alpers, 1975a, Introduction.

50. G. M. Theal, 1899-1903, vol. III, p. 480-481; E. A. Alpers, 1975a, p. 25-27; E. C. Mandala, 1977, p. 41.

51. N. Sutherland-Harris, 1970; M. D. D. Newitt, 1973, p. 75-79; T. I. Mathews, 1981, p. 23-31.

52. Pour une analyse complète du phénomène, voir A. F. Isaacman, 1972b; M. D. D. Newitt, 1973; E. Axelson, 1960.

entre les villes de Tete et de Zumbo, à l'ouest. À cette époque, il y avait deux façons couramment établies d'acquérir ces terres. L'une était la conquête : en général, le conquérant blanc s'appropriait la terre en exploitant les divisions existant parmi ses occupants africains. L'autre consistait à demander des terres en compensation d'un service particulier rendu à un chef local.

Les grands *prazos* étaient plus que des propriétés privées. Ils correspondaient à des zones de juridiction à l'intérieur desquelles les propriétaires, communément connus sous le nom de *prazeros*, « avaient un pouvoir absolu de justice, déclaraient la guerre, imposaient le tribut et se rendaient souvent coupables de grandes cruautés ». Parmi les nombreuses questions touchant à ces *prazos* qui présentent un intérêt pour l'historien, il en est deux qui ont un relief particulier : d'une part, les rapports complexes qu'ils entretenaient avec les États africains voisins et, d'autre part, leur impact économique sur le reste de la région au nord du Zambèze.

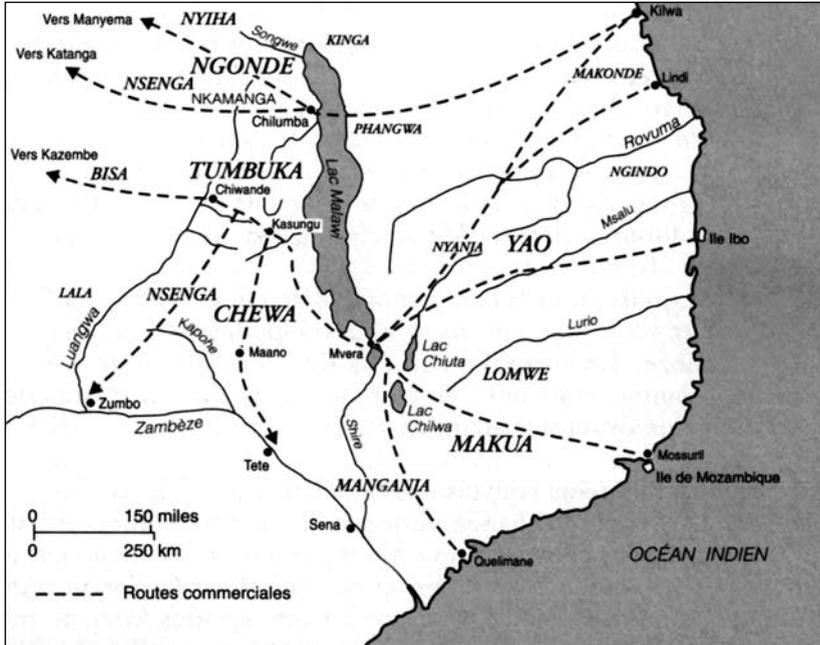
Les *prazeros* étaient célèbres pour la brutalité avec laquelle ils traitaient les Africains de leur entourage, serviteurs volontaires ou sujets asservis. En outre, la plupart d'entre eux établirent des relations diplomatiques et militaires avec les États africains voisins dans le but avoué d'exploiter leurs ressources humaines. Les Chikunda, par exemple, qui travaillaient comme serviteurs auprès des *prazeros*, étaient recrutés dans différentes sociétés africaines au nord et au sud du Zambèze. De cette façon, les *prazeros* avaient accès à la main-d'œuvre chez les Makua, Manganja, Sena, Kalanga, Tonga, Tawara, Nsenga, Tumbuka et autres⁵³.

Par l'intérêt qu'ils portaient au commerce de l'or et de l'ivoire, les *prazeros* jouèrent un rôle important dans le développement des échanges au nord du Zambèze. En utilisant certains de leurs serviteurs chikunda (*vashambadzi*) comme médiateurs, ils établirent un réseau de relations commerciales avec les différents peuples africains de la région : Manganja, Chewa, Nsenga, Lenje et Lunda du Sud. Ces habitants de l'intérieur de la province fournirent à leurs convois commerciaux du cuivre, de l'ivoire, de la cire et des esclaves, en échange de tissus, de perles, d'objets en cuivre, de boissons alcoolisées et de sel importés. À partir de 1740 environ, les *prazeros* participèrent aussi à l'extraction et au commerce de l'or au nord du Zambèze, en particulier dans le royaume d'Undi. Là, des *bares*, ou mines, furent ouvertes à Michonga, Maano (la capitale du pays d'Undi), Java et Muchinga. Les mineurs portugais ou goanais de Tete s'efforcèrent d'être les seuls propriétaires des gisements et de tous les moyens de production essentiels. En échange de ce privilège, ils offraient des cadeaux et des redevances symboliques à Undi et à ses subordonnés. Dans ce système de production, environ 3 500 onces d'or furent extraites annuellement jusque dans les années 1780, époque à laquelle les ressources commencèrent à diminuer⁵⁴.

Malheureusement pour les *prazeros* et la communauté portugaise du Zambèze en général, cette ruée vers l'or leur fit perdre le marché de l'ivoire. Les gisements suscitèrent un intérêt démesuré par rapport à leur productivité.

53. A. F. Isaacman, 1972a.

54. *Id.*, 1972b, p. 70-71; M. D. D. Newitt, 1973, p. 79-84.



21.6. Routes du commerce de l'ivoire en Afrique centrale orientale au XVIII^e siècle.
[Source : d'après E. A. Alpers, UCLA.]

Pendant ce temps, le commerce de l'ivoire tomba de plus en plus entre les mains d'autres concurrents intéressés par le marché de l'ivoire au nord, en l'occurrence les Yao, peuple qui, singulièrement, participa aux échanges commerciaux avec des régions lointaines à travers toute l'Afrique centrale de l'Ouest.

Les Yao firent leur apparition en tant que nation commerciale dominante à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle ; la façon dont ils acquirent cette position et ce statut fait l'objet de deux interprétations assez proches. Abdul Sheriff prétend que leur orientation vers le commerce à destination de la côte était due à une réaction en chaîne. En d'autres termes, il est possible qu'ils aient tout simplement été sensibles aux influences commerciales qui avaient d'abord touché leurs voisins ngindo et makua-lomwe, plus proches qu'eux de la côte. Webster a avancé que ce qu'il y avait de spectaculaire dans la réaction des Yao face aux contacts commerciaux de la côte, c'était qu'ils habitaient un pays montagneux où ni l'agriculture ni la chasse n'étaient rentables. Leurs voisins nyanja ou chewa à l'ouest étaient de meilleurs cultivateurs et les Lomwe, à l'est, étaient de meilleurs chasseurs⁵⁵.

D'après la tradition orale yao, telle que l'a rapportée Yohanna B. Abdallah, ce sont les Chisi qui furent les pionniers du commerce à destination de la côte. Ils tiraient, dit-on, leurs moyens de subsistance de leur habileté dans le travail

55. A. M. H. Sheriff, 1971, p. 208-217 ; J. B. Webster, 1977, p. 3-6.

du fer et du commerce local des objets en fer. Il se peut donc qu'une fois que le pays Yao fut suffisamment fourni en articles de ferronnerie, les Chisi aient transporté leurs marchandises plus loin, jusqu'au moment où ils établirent des relations avec la côte. Une fois cette étape franchie, le développement ultérieur des activités commerciales des Yao fut facilité par la formation, entre 1635 et 1698, d'un marché stable de l'ivoire à Kilwa. Pendant cette période, les Portugais, après avoir conquis la côte de l'Afrique orientale jusqu'à Malindi, entrèrent dans une phase de prospérité et de paix. C'est pourquoi Kilwa attira une grande partie du commerce en provenance des régions intérieures. Après 1698, lorsque le marché de l'ivoire de Kilwa se fut effondré à la suite de conflits entre les habitants d'Oman et les Portugais, les Yao trouvèrent un autre marché à Mossuril, en face de l'île de Mozambique. Il semble que le commerce soit alors devenu indispensable au mode de vie des Yao. Ils transportaient leur ivoire à Mozambique ou à Kilwa, selon les circonstances⁵⁶.

À l'intérieur de la région, à l'ouest de leur propre patrie, les Yao disposaient d'une source d'ivoire abondante en pays Maravi. En plus, à partir de 1750 environ, ils commencèrent à en recevoir davantage des Bisa du nord-est de la Zambie qu'ils faisaient parvenir à Kilwa. Les Bisa, qui négociaient ainsi avec les Yao, débutèrent leur carrière commerciale en tant qu'entrepreneurs au service de Kazembe, le roi du Lunda, dont la capitale sur le cours d'eau Luapula était en général le point d'arrivée d'un itinéraire emprunté par des marchands venus des côtes Est et Ouest. Il est certain en tout cas qu'en 1775, les Bisa s'étaient acquis la réputation d'être une des nations le plus tournées vers le commerce de la région⁵⁷.

Pour les Bisa, le commerce représentait sans doute un moyen de pallier leur faiblesse économique et politique interne: la productivité agricole de leur pays, situé entre le Luapula et les monts Muchinga, était limitée et, sur le plan politique, ils étaient pris en étau entre les forces expansionnistes des Royaumes lunda et bemba. Le commerce et les voyages constituaient donc un mode d'accès essentiel à des débouchés étrangers. Tout en essayant de les exploiter, les Bisa ouvrirent en grand nombre de nouvelles routes commerciales entre la région du Luapula, dans le nord-est de la Zambie, et la côte Est. Entre 1790 et 1830, ils tentèrent aussi d'intensifier les échanges entre le Royaume lunda et les Portugais sur le Zambèze. Dans les deux cas, ils jouèrent le rôle de médiateurs. Ils se procuraient de l'ivoire, du cuivre et des esclaves dans l'intérieur de l'Afrique centrale et les acheminaient vers les colonies de la côte ou du Zambèze pour les échanger contre des tissus, des perles, des fusils et de la poudre noire.

Leur commerce avec la côte Est eut pour conséquence de déplacer leurs propres villages vers l'est, dans la vallée du Luangwa et au-delà. Cette migration était initialement due à la famine et au désir d'exploiter le commerce de l'ivoire entre la vallée du Luangwa et le lac Malawi. Ainsi, plusieurs villages bisa furent créés dans cette vallée dans les années 1760 et, à la fin du XVIII^e siècle, on en trouvait dans la partie ouest du Malawi central. Ce

56. E. A. Alpers, 1975a, p. 58-62 et 70-81; J. B. Webster, 1977, p. 7-10.

57. F. M. Thomas, 1958, p. 26; R. F. Burton, 1873, p. 95; J. Vansina, 1966a, p. 171-172.



21.7. Restes d'un four à minerai pour le fer (*ng'anjo*) tumbuka. La réputation de fondeurs des Tumbuka n'avait d'égale que celle des Phangwa sur la rive est du lac Malawi.
[© K. M. Phiri.]

déplacement vers l'est des communautés bisa s'accrut entre 1820 et 1840, époque à laquelle les Bemba se mirent à les attaquer de temps à autre dans la région des monts Muchinga⁵⁸.

Ainsi, pendant au moins quatre décennies avant la fin du XVIII^e siècle, les Bisa étaient en relation étroite avec la population de l'Est. Leur présence parmi les Chewa en particulier contribua au renforcement du pouvoir de plusieurs chefferies, notamment celles de Mwase Kasungu et de Mkanda. Les immigrants bisa étaient souvent plus loyaux envers la famille souveraine que ses sujets locaux.

Quant aux Portugais, l'échec de l'exploitation aurifère et la perte du marché de l'ivoire au profit des Yao et des Bisa les poussèrent à participer activement au commerce des esclaves. Ceci provoqua un autre changement remarquable, à la fin du XVIII^e siècle, dans la nature du commerce à longue distance au nord du Zambèze. Les esclaves devinrent progressivement la principale marchandise que la région pouvait exporter en lieu et place de l'ivoire. Ce renversement, bien que loin d'être complet, fut suffisamment prononcé pour qu'on puisse à juste titre identifier le XVIII^e siècle avec le commerce de l'ivoire et le XIX^e siècle avec la traite des esclaves. La partici-

58. A. C. P. Gamitto, 1960, p. 55-56 et 161-192; A. D. Roberts, 1973, p. 104-167.



21.8. Houe en fer de fabrication tumbuka. Ce spécimen a été fabriqué dans le Vipya, district de Mzimba, au Malawi septentrional, dans les années 40 de ce siècle.
[© K. M. Phiri.]

pation portugaise à cette dernière fut assez importante dans les années 1780, période pendant laquelle des esclaves du nord du Zambèze furent exportés vers la colonie française de l'île de la Réunion dans l'océan Indien⁵⁹.

Comme le commerce des esclaves devenait plus lucratif que celui de l'ivoire, les Portugais qui y participaient déjà furent rejoints par les Yao et les Bisa. D'après Abdallah, les Yao se convertirent à ce type d'échanges parce que les négociants sur la côte demandaient plutôt des esclaves que de l'ivoire. En effet, le marché de Kilwa vers lequel les Yao transportaient leurs marchandises à partir de l'intérieur de la région commença à être dominé par la traite des esclaves à partir des années 1770⁶⁰. Avec le sens du commerce qui les caractérisait, les Yao se mirent probablement alors à remplacer l'ivoire par les esclaves dans leurs convois en provenance de l'intérieur.

Toute la zone septentrionale de la province fut également entraînée dans ce réseau de commerce extérieur. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, aucune partie de la région n'avait été impliquée dans ces activités bien qu'il existât déjà un commerce local vigoureux près des rives du lac Malawi ainsi qu'entre le pays Tumbuka, d'une part, et le pays Nsenga et le nord de la région

59. R. F. Burton, 1873, p. 81-87; E. A. Alpers, 1975a, p. 201-219; A. F. Isaacman, 1972b, p. 85-94.

60. Y. B. Abdallah, 1973, p. 29-37; G. S. P. Freeman-Grenville, 1965, p. 43-48.

chewa, d'autre part. Pendant les quatre premières décennies du XVIII^e siècle, la zone tumbuka était reliée à un réseau commercial qui s'étendait du Katanga, au nord-ouest, jusqu'à Kilwa, à l'est. Les responsables de ces changements étaient des chefs de famille connus sous le nom de *balo-woka* — ceux qui traversèrent le lac — dont l'arrivée dans la région s'étala sur une période de trente à quarante ans.

Le plus célèbre de ces nouveaux arrivants était Kakalala Musawila Gondwe, probablement un Nyamwezi d'influence yao qui, pendant un certain temps, avait participé au commerce à destination de la côte Est. Comme il cherchait de l'ivoire, il traversa le lac à Chilumba et s'installa dans la plaine de Nkamanga, près de la vallée de la Luangwa où, à cette époque, abondaient les éléphants. Il entra en contact avec le chef du clan luhanga, Chilundanya Luhanga, qui apprécia les marchandises — des perles, des *mphande* (coquillages) et des tissus — que le nouveau venu avait apportées. Plus tard, Gondwe noua des liens matrimoniaux avec les Luhanga et leurs autres familles influentes, s'implantant ainsi solidement dans la société tumbuka. Pour exploiter pleinement les ressources de la région, il donna des turbans, du type de ceux qu'il portait lui-même, aux différents chefs locaux comme symboles de l'autorité qui émanait de lui⁶¹.

D'autres familles d'émigrants provenant de l'est du lac s'établirent dans les contrées voisines du Nkamanga. Dans le district aujourd'hui connu sous le nom de Hewe, Katumbi Mulindafwa Chabinga avait entrepris d'organiser un État plus petit mais néanmoins plus viable que celui de Gondwe. Il venait lui aussi du territoire nyamwezi et avait traversé le lac à Chilumba mais, contrairement à Gondwe, il pénétra dans la région montagneuse proche des monts Misuku et du plateau du Nyika et s'installa à Chigoma, dans le Nthalire⁶². Toujours comme Gondwe, il distribua des turbans à des chefs locaux afin de symboliser sa reconnaissance de leur autorité. À partir de Chigoma, Katumbi développa ses relations commerciales à l'ouest vers Malambo, dans la vallée du Luangwa riche en ivoire. Plus tard, ses descendants s'établirent à quelques kilomètres plus au sud-ouest, dans le Hewe actuel, où l'arrivée des Européens marqua un tournant de leur histoire.

Un autre marchand, Katong'ongo Mhenga, originaire de la région d'Ubena-Uhehe, traversa le lac peu de temps après que Gondwe et Katumbi se furent installés. Katong'ongo n'était pas un commerçant dans le même sens que Katumbi et Gondwe. Il cherchait une terre pour s'y établir avec sa famille et il la trouva dans la vallée du Henga. Il avait de nombreux talents : il savait chasser, fabriquer des bracelets décoratifs et, surtout, il savait extraire le sel. Cette dernière qualité s'avéra des plus utiles puisqu'il eut bientôt à gérer les excellents puits salants de Kamembe. Il entra aussi par alliance dans les familles locales dont quelques-unes, notamment les Munthali, les Mzumara et les Mkandawire, étaient bien implantées dans la

61. Ce passage a été inspiré de H. L. Vail, 1972b et 1974; H. K. Msiska, 1978a.

62. L'État du Nthalire fut fondé au XVIII^e siècle par les Kawonga qui étaient originaires du sud de la Tanzanie. C'étaient des chasseurs qui avaient fait alliance avec les Kyungu de Karonga et ce furent ces derniers qui leur suggérèrent de s'installer dans ce qui devait devenir le Nthalire.

vallée du Henga. Petit à petit, son influence grandit et il fut connu sous le nom de Mwahenga, propriétaire de la région du Henga. Il noua des rapports commerciaux avec les sujets de Mwaphoka Mbale et avec les Nkamanga de Gondwe⁶³.

Les trois familles d'immigrants, les Muswila Gondwe, les Katumbi Mulindafwa Chabinga et les Katong'ongo Mhenga, commencèrent à régner en maîtres sur le commerce dans la majeure partie de la région au sud de la Songwe et à l'est de la vallée de la Luangwa, et il leur fut difficile de ne pas finir par entrer en conflit. Gondwe se sentait particulièrement menacé parce que Katumbi contrôlait l'accès à la région riche en ivoire. Par ailleurs, il était important pour lui de pouvoir utiliser librement, sinon contrôler, le bac de Chilumba afin de transporter son ivoire vers la côte Est. Pour parvenir à ses fins, il commença par intervenir dans la crise de succession survenue au lendemain de la mort de Katumbi et réussit à faire accepter comme chef un candidat influençable. Puis il conclut un accord avec Mwahenga, aux termes duquel ce dernier s'engageait à ne pas entraver son commerce et recevait en échange des tissus et d'autres marchandises de valeur. Gondwe négocia des arrangements similaires avec les souverains à l'est de la vallée du Henga, notamment Mwafulirwa, Mwamlowe, Mwankunikila et Kachulu. C'est ainsi qu'en 1800, Gondwe fut en mesure de s'attribuer le monopole du commerce dans la région comprise entre le Luangwa et la rive ouest du lac Malawi. Comme il était devenu maître de la plaine de Nkamanga, il fut à même d'étendre son empire commercial, ce en quoi la tâche du Chikulamayembe fut facilitée par le fait que certaines familles, essentiellement les Msiska et les Nyirenda, qui étaient probablement aussi des marchands de l'Unyamwezi, prirent le pouvoir dans la région gouvernée par les Mwaphoka, mettant ainsi un terme à une longue période de suprématie mbale dans cette contrée. Le pays Phoka, entre le Nkamanga et la vallée du Henga, d'un côté, et le bac de Chilumba, de l'autre, avaient longtemps constitué le carrefour du commerce local.

Des entités politiques plus restreintes furent créées au XVIII^e siècle par des familles venues du côté est du lac, un grand nombre de leurs fondateurs étaient, comme Gondwe et Katumbi, des marchands d'ivoire. Juste au sud de l'Ugonde, la famille de Mwafulirwa fonda l'État fulirwa dans la région qui avait été dominée par le clan mkandawire. Plus tard, un parent de Mwafulirwa, Mwendamunjila Mushani Kaira, se rendit dans l'Ouest et s'établit finalement à Zibang'ombe, à plusieurs kilomètres à l'ouest des monts Mwafulirwa. Il vint à bout des autochtones simwaka, qui étaient des Nyiha, et commença à construire l'État wenyà. À la fin du XVIII^e siècle, celui-ci s'était allongé vers le nord, jusqu'aux frontières sud de l'Ulambya. Vers la même époque, la région au sud-ouest du Wenyà tomba sous l'emprise d'une famille mlowoka, les Mughogho. Cette zone, l'Uyombe, qui forme aujourd'hui une partie du district d'Isoka en Zambie, était riche en éléphants et, quelques dizaines d'années plus tard, elle attira un grand nombre de chasseurs. Les Mughogho nouèrent de bons rapports avec les administrations plus anciennes de

63. O. J. M. Kalinga, 1979/.

Chifungwe et d'Utambo, près de la source de la Luangwa, une région elle aussi riche en éléphants.

D'autres familles traversèrent le lac plus au sud et s'installèrent non loin de l'actuel *boma* Nkata-Bay. Certaines d'entre elles sont à l'origine du Mankhambira moderne. Ces familles de chasseurs quittèrent leur pays vers 1720, sans doute attirées par les possibilités de trouver de l'ivoire en abondance le long de la rive ouest du lac Malawi. Elles évincèrent les dirigeants phiri et, en une génération, devinrent les familles dominantes de la région⁶⁴.

Au XVIII^e siècle, la zone tumbuka fut donc d'abord dominée par des chasseurs d'ivoire puis par des marchands qui, parce qu'ils contrôlaient les richesses, exercèrent un pouvoir politique. La décentralisation administrative permit aux chefs marchands de prendre le pouvoir. Les chasseurs et les commerçants avaient choisi cette région parce que, pour réussir dans les activités commerciales, une certaine influence politique était nécessaire. Or, celle-ci ne pouvait être obtenue dans les États septentrionaux, qui restèrent à l'écart du réseau commercial continental pendant près d'un siècle après que les Tumbuka s'y furent incorporés. Au XVIII^e siècle, l'Empire maravi se désintégra et les États de la zone marginale du Tumbuka-Chewa, au sud, se retrouvèrent maîtres de leurs propres affaires. Cependant, même au sein de chefferies comme celle de Kanyenda, les tendances séparatistes qui accompagnaient souvent le commerce de l'ivoire commencèrent à se faire ressentir. Le terrain était donc préparé pour les événements qui amenèrent l'hégémonie de Mankhambira dans la région. Après 1800, tous les États et tous les peuples furent engagés dans l'ère commerciale de l'ivoire puis celle des esclaves, avec des conséquences inquiétantes, voire désastreuses.

La période sur laquelle s'ouvre ce volume ne coïncide pas avec le découpage chronologique de l'histoire de cette région. Une page de l'histoire commence vers 1400 dans la zone Sud, avec l'arrivée des Maravi, et une autre vers 1600 dans la zone Nord, avec la migration des Ngulube. Mais la date à laquelle l'ouvrage se termine est adéquate parce que de nouveaux thèmes dominent l'historiographie de toute cette contrée au XIX^e siècle : par exemple, le passage du commerce de l'ivoire à celui des esclaves, la participation de toute la région à un commerce manipulé de l'extérieur, l'implantation de toute une série de chefferies yao dans des territoires initialement gouvernés par les Maravi et, enfin, l'arrivée d'un ensemble de nouvelles communautés — Nguni, Swahili, Kololo et Européens — qui, finalement, cherchèrent à gagner le pouvoir politique quels qu'aient été les différents motifs de leur venue.

64. Ce paragraphe est en partie inspiré d'O. Y. Kaira, 1970-1971, et de J. B. C. Nkhoma, 1978.